

Le paradoxe de l'épouvante

Une descente aux enfers psychologique et une réflexion sur la peur

El Campo

Elisa et Santiago, un jeune couple accompagné de sa petite fille de 1 an, s'installe dans une maison isolée à la campagne. Après quelques jours de tranquille euphorie où ils s'acclimatent à leur environnement, des faits anodins mais dérangeants surviennent. Une voisine envahissante, une solitude de plus en plus pesante, le silence effrayant des pâturages déserts lestent le film d'une inquiétude diffuse.

La jeune femme montre progressivement les signes d'un début de dépression et panique devant ce qu'elle semble ressentir comme l'approche imminente d'une catastrophe. Le couple, montré comme très amoureux au début du film, se délite sans raison apparente et parvient à la limite de l'éclatement.

Le récit d'*El Campo*, premier long-métrage de fiction d'un jeune cinéaste argentin, paraît longtemps hésiter entre deux voies divergentes, celle de la chronique psychologique ou celle du film de terreur, sans, et c'est bien ce qui en fait le prix, en adopter véritablement une seule. Même si, in extremis, le spectateur comprendra que la voie du film de genre a été habilement contournée. Car rien de ce qui pourrait faire basculer le film dans les

conventions de l'épouvante traditionnelle n'y sera complaisamment utilisé. *El Campo* est d'abord le récit d'une lente descente aux enfers mentale, la peinture minutieuse d'un décrochage psychologique nourri par tout ce qui, au cœur de l'indifférence du réel, donne l'impression, à qui veut le ressentir, de contenir un présage funeste.

Puissance anxiogène

On prête à Jules Renard ce mot selon lequel il faudrait se méfier de la campagne car le jour on s'y ennuerait, et la nuit on y aurait peur. Au-delà de la boutade, il faut retenir du film d'Hernan Belon, qui a écrit le scénario avec sa propre femme, une capacité à tirer de son décor une puissance anxiogène d'autant plus forte que, justement, elle ne céderait pas devant le cliché cinématographique.

Par une ruse paradoxale, *El Campo* devient une manière de s'interroger sur les mécanismes de la frayeur au cinéma, fussent-ils ceux du plus banal des films de terreur, qui ne fonctionne qu'à partir de la projection psychologique du spectateur. Ce n'est certes pas une grande trouvaille, mais le film d'Hernan Belon est une manière inspirée de le démontrer. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

Film argentin d'Hernan Belon. Avec Dolores Fonzi, Leonardo Sbaraglia, Matilda Manzano (1h24).

EL CAMPO

HERNÁN BELÓN



Le cinéma argentin semble devenu une pépinière de talents, et même une pouponnière car ce sont les premiers films qui étonnent. Voici les débuts intrigants d'un jeune cinéaste qui trouve une matière nouvelle dans un sujet vieux comme le monde... Ils s'appellent Santiago et Elisa et viennent pour la première fois, avec leur fille de 2 ans, dans la maison qu'ils ont achetée en dehors de Buenos Aires. Cette vieille villa est plutôt maussade, comme la campagne hivernale. Mais au cœur de ce décor aride, l'imagination surgit. Celle de la jolie épouse, qui se met à entendre des bruits inquiétants et, bientôt, à craindre le pire.

El Campo joue avec les codes du film d'angoisse, avant de devenir le portrait d'une femme face à ses angoisses. En somme, on passe du cinéma de genre à une tonalité bergmanienne, et d'une hantise des portes qui grincent à une peur existentielle. On glisse sans heurt de l'un à l'autre, grâce à une mise en scène millimétrée, presque trop contrôlée. La sensibilité domine heureusement dans la dernière partie : la scène finale libère la tension retenue tout au long de ce séjour à la campagne intime et remuant. — **Frédéric Strauss**

| Argentine (1h33) | Scénario : H. Belón, Valeria Radivo | Avec Leonardo Sbaraglia, Dolores Fonzi.



El campo

« Moi, d'abord, la campagne, j'ai jamais pu la sentir, je l'ai toujours trouvée triste... » L'héroïne pourrait faire sienne cette phrase de Louis-Ferdinand Céline. Son mari l'emmène au vert avec leur petite fille, mais son angoisse monte, et c'est la panique.

Tourné entre orages et ciel gris, cet étonnant film atmosphérique argentin de Hernán Belón distille la peur en détournant les codes du fantastique pour mieux faire éclater une crise conjugale qui rince les personnages. L'image est belle, et la mise en scène, subtile. — **D. F.**

Le Canard enchaîné

